

Forêts de La Rochelle et Mgr de Champflour, mais cela ne suffit pas.

Procès-verbal est dressé le 28 octobre 1715 par Charles Moriceau, subdélégué des Eaux et Forêts de Fontenay-le-Comte, sur la requête du procureur du roi : on l'accuse d'avoir construit un mur, de s'être emparé de la huitième partie d'un arpent de terrain inculte et d'avoir arraché sept vieilles souches de châtaigniers, propriété du roi !

Ces mesquineries administratives montrent bien qu'il est devenu un personnage gênant, agaçant de plus en plus les gens du monde par son comportement. Toute tracasserie est bonne pour lui nuire.

CHAPITRE IX

LE NOUVEAU SAVONAROLE

Interdit dans de nombreux diocèses, honni des gens du monde, suspecté par les sulpiciens, Louis-Marie Grignon de Montfort irrite en outre son propre entourage qu'il intrigue par sa singularité.

Les pratiques du nouveau Jean-Baptiste semblent non seulement anachroniques mais outrées, bizarres, extravagantes; elles choquent, au point de les scandaliser, les membres d'un clergé pénétré d'humanisme dévot, devenu depuis la réforme sulpicienne de plus en plus exigeant sur la tenue ecclésiastique, n'admettant chez un ministre de Dieu que des vertus discrètes et un zèle plein de réserve et de dignité.

L'abbé Dubois, aumônier à l'hôpital de Poitiers, nous a laissé son témoignage sur le comportement de Grignon de Montfort dans cet hôpital : « Malgré des travaux si pénibles et si continuels, écrit-il, il jeûnait (...) trois fois la semaine, mercredi, vendredi, et samedi; son unique repas était un potage maigre avec deux œufs et un peu de fromage. Toujours il était chargé de chaînes de fer autour du corps et des bras, si étroitement qu'à peine pouvait-il se courber. (...) Il ajoutait des macérations sanglantes et fréquentes, couchait sur un peu de paille et fort mal couvert. Il ne mangeait souvent que du pain bis et toujours les deux tiers ou les trois quarts d'eau dans son vin.

« A tous nos repas du soir et du matin, il faisait ordinairement mettre à notre table un pauvre à qui il

donnait à boire dans son même verre qu'il emplissait de vin et d'eau, afin qu'il restât au moins le tiers qu'il prenait ensuite maladroitement en y remettant une goutte d'eau ou de vin pour cacher son premier dessein (...)

« Le pauvre dont il buvait le reste était ou écrouelleux, ou atteint de quelque autre mal dangereux et capable de causer de l'horreur.

« Un pauvre homme que la pauvreté avait conduit à l'hôpital général se trouva enfin couvert d'infection et de pourriture causée par un mal honteux, sans parents, sans amis et rejeté des infirmiers publics, prêt à être abandonné et chassé de l'hôpital général à cause du danger de son mal, et il ne trouva personne pour en prendre soin. Il se chargea du gouvernement entier de ce malade, il le fit mettre dans un endroit séparé où il lui servit de chirurgien et d'infirmier; lui seul rendit tous les services que requérait une maladie si dangereuse et si dégoûtante, le nettoya et jeta ses ordures lui seul, etc., jusqu'à la mort, sans qu'il en ait été incommodé le moins du monde.

« Un jour, à une religieuse hospitalière qui avouait son dégoût à donner certains soins aux malades, le saint prêtre rapporta avec simplicité la manière dont il s'était "servi" lui-même pour se dominer. Il avait extrait du pus dans un petit plat et l'avait bu d'un trait, n'ayant jamais rien avalé, disait-il, de si bon goût ni de plus délicieux. »

Un jour, le frère Nicolas, qui l'accompagne dans ses déplacements, lui demande comment faire pénitence. Il se contente de lui montrer son bras : une grosse chaîne de fer hérissée de pointes l'entoure; elle est serrée si fort que du sang s'en écoule et la chair passe par-dessus.

En fait, Louis-Marie Grignon de Montfort s'offre en modèle à ses contemporains. Il ne déroge pas à la longue tradition illustrée par ses prédécesseurs, Charles Borromée, Pierre d'Alcantara, Philippe Néri ou dom Claude Martin. Sainte Thérèse écrivait à la mort de Pierre d'Alcantara (1499-1562) que « sa maigreur était si extrême qu'il avait l'air fait de racines d'arbres ». Lorsque Charles Borromée meurt à quarante-six ans exténué par les privations et les sévices corporels qu'il s'est infligés,

on découvre l'étendue et la dureté de ses pénitences : les épaules sont labourées par les meurtrissures de la discipline, son corps déchiré par les pointes du cilice.

A prêcher ce même comportement à tous les serviteurs de Dieu qu'il rencontre, Grignon de Montfort dresse contre lui l'ensemble du clergé. Il choque non seulement les mondains, mais aussi les sulpiciens et les jansénistes.

Son modèle de discipline et de piété s'inscrit en contrepoint de la vie mondaine d'un grand nombre de prêtres. Et lorsqu'il les rencontre au hasard de ses pérégrinations, il ne peut s'empêcher de les « sermonner ».

Ces hommes d'Église roulant en carrosse, poudrés, musqués, coureurs de parties fines, s'offusquent et prennent des airs scandalisés devant ce loqueteux entouré de gueux. Ce sont souvent ces mêmes hommes d'Église qui, après être venus écouter un sermon pour se moquer de lui, vont se plaindre auprès des évêques et demandent de l'interdire. Certes, il convertit nombre d'entre eux qui veulent racheter leur fautes passées en changeant de comportement, mais il s'attire l'inimitié d'un plus grand nombre.

Il préconise le retour aux sources de l'Évangile et il s'appuie sur l'exemplarité de sa vie pour convertir les hésitants. Mais il prend l'Évangile au pied de la lettre : et l'Église n'impose pas la mortification.

Il ravive des légendes et des dévotions avec lesquelles l'Église prend ses distances depuis le concile de Trente.

Aussi, n'est-il pas critiqué seulement par les jansénistes mais par la majorité du clergé et des prélats. Dès lors, l'étrangeté de son comportement amène nécessairement à s'interroger sur sa santé mentale.

Les directeurs de Saint-Sulpice ont été les premiers à condamner son attitude. Ses manières sont à l'opposé de celles qu'on prône à Saint-Sulpice : l'esprit de la maison est un esprit de « vie intérieure et cachée en Jésus-Christ », aime-t-on à répéter dans la célèbre institution.

N'oublions pas que Molière se rit des dévots de la Compagnie du Saint-Sacrement dans son *Tartuffe*. Les

sulpiciens insistent pour que la dévotion soit tout intérieure et ne puisse donner prise aux railleries d'un Molière ou autres personnes du monde.

Or lui, déguenillé, prêchant dans les carrefours, courant les grandes routes, querellant les ivrognes et les baladins, apparaît comme un aventurier suspect qui compromet la dignité ecclésiastique.

Les sulpiciens vont être les premiers à s'interroger et à donner corps, malgré eux, au discrédit qui le frappe, en semant un certain doute.

« Voilà à quoi sont exposés les vertus rares et les hommes qui ont quelque chose d'extraordinaire; on en pense diversement; ils partagent les cœurs comme les esprits les plus sages et les plus éclairés de peur de condamner un saint ou de canoniser un hypocrite », écrira plus tard Jean-Baptiste Blain.

L'évêque de Nantes renchérit. Montfort peut être aussi bien « un grand saint qu'un hypocrite fieffé ». Ange ou démon? Possédé de Dieu ou de Lucifer? Faut-il choisir? Ne pouvant trancher péremptoirement, le clergé se méfie. En demeurant dans l'expectative, il entretient un climat de méfiance autour de lui.

On l'accuse surtout d'être un simulateur: avec ses guenilles, ses coups de force contre les scandales, l'homme fait du théâtre, dit-on. On se demande si une personne qui se domine si bien face aux réprimandes les plus acerbes n'est pas capable de jouer la comédie et de la jouer sur toute la ligne.

Le tort de Montfort aux yeux du siècle, Église et mondains confondus, c'est d'extérioriser une pratique que la réserve impose de rendre intérieure. Sa dévotion s'inscrit dans son regard. Dans la vie quotidienne, il semble prendre une mine inspirée pour tout ce qu'il fait: avancer une chaise, ouvrir une porte, offrir de l'eau bénite, se laver les doigts. Et dans la pratique des vertus, son visage est empreint d'une expression encore plus appuyée jusqu'à paraître factice et ridicule. Déjà à Saint-Sulpice, ses camarades se moquaient de lui.

Son outrance contraste avec la retenue qui est devenue

l'exigence suprême du siècle et dont les pièces de Racine en sont la traduction théâtrale; pourtant, le dramaturge janséniste met en scène des personnages en proie au destin, comme Montfort, mais qui n'extériorisent pas leur passion car leur lutte reste intérieure.

Les vertus de Montfort ne sont pas cachées, discrètes, elles éclatent au grand jour, transparaissent dans sa personne, son visage, ses gestes, ses vêtements.

Il veut manifester la pauvreté évangélique de façon voyante, dans le but d'édifier le peuple. Il porte des haillons et se nourrit comme un pauvre. Il demande l'aumône comme un mendiant.

La prière, il ne saurait la concevoir seulement silencieuse et secrète: Montfort témoigne de Jésus-Christ en priant publiquement. Un jour, sur un coche d'eau qui traverse une rivière, deux cents personnes s'entassent: les gens vont à la foire, les maquignons aux propos grossiers côtoient les revendeuses au verbe haut. C'est l'arche de Noé, mais non une arche sainte. Montfort s'agenouille et demande aux gens de réciter le rosaire avec lui. On commence par rire de lui, mais bientôt, tous se mettent à réciter des *Ave*.

Les directeurs de Saint-Sulpice ont des raisons d'être méfiants, car l'Église est toujours secouée par les retombées de l'épopée janséniste de Port-Royal. Les dames de Port-Royal mènent la même vie austère que Grignon de Montfort et se mortifient pour atteindre aussi la sainteté.

François de Sales, qui fut directeur de conscience de la mère Angélique Arnauld peu de temps avant de mourir, dut la mettre en garde contre ses excès de mortification. Saint-Cyran, qui lui succéda, plaçait aussi la perfection sur de hauts sommets auxquels seules des âmes bien trempées pouvaient accéder. Or, le respect de règles aussi formelles est-il bien le meilleur chemin pour parvenir à ces sommets? se demande-t-on tout simplement à Saint-Sulpice.

Jean-Baptiste Blain, qui pourtant le connaît très bien, est lui-même de plus en plus interloqué. Gagné par le doute, il va consulter M. Leschassier pour connaître les

sentiments profonds d'un éminent spécialiste de la grâce sur l'étrangeté de son ami Montfort.

« Est-il dans le bon esprit? N'est-il point dans l'illusion et dans une voie d'égarement? » se demande-t-on dans les cercles ecclésiastiques de la capitale qui gravitent autour de Saint-Sulpice. Montfort devient un objet de curiosité de la part des savants théologiens et des séminaristes de Saint-Sulpice. Si les dévotes de cette paroisse s'extasiaient devant ce personnage qu'elles prennent pour l'envoyé de Dieu, comme autrefois Mme de Montespan, les sulpiciens demeurent réservés.

Dans les salons, les avis sont partagés. « On l'étudiait, on l'examinait, on l'interrogeait, dit J.-B. Blain (...) Il fut souvent sur le tapis. Chacun voulait faire ses prédictions sur lui, chacun voulut émettre ses idées. On avouait qu'il était un saint et on faisait l'éloge tantôt de sa grande modestie, tantôt de son recueillement, tantôt de son humilité, souvent de sa grande mortification et de ses austérités, d'autres fois de son amour pour la pauvreté et les pauvres, de sa charité et de son zèle, et surtout de sa grande tendresse et dévotion pour la Vierge Marie. »

Mais son étrangeté provoque aussi l'incrédulité : « Et ce qui est étonnant, on doutait s'il était dans la voie des saints », ajoute J.-B. Blain.

« Il est très humble, très pauvre, très mortifié, très recueilli, et cependant j'ai de la peine à croire qu'il soit conduit par le bon esprit », confie M. Leschassier, toujours aussi discret et abrupt.

J.-B. Blain s'étonne d'une telle affirmation : « C'est sur l'humble que repose l'esprit de Dieu, c'est l'Écriture qui l'assure, et on doute si cet homme, reconnu pour très humble, est conduit par le bon esprit! On avoue qu'il est très pauvre, très recueilli, très mortifié, c'est-à-dire qu'on lui accorde les vertus évangéliques et la ressemblance de Jésus-Christ, et on doute si c'est son esprit dont il est animé! Quel mystère! »

C'était, dira le père Besnard, troisième supérieur de la Compagnie des montfortains, « un homme qui n'était pas comme les autres, un homme qui, étant dans le monde, semblait n'être pas du monde; et dans ce genre de singularité, il allait toujours croissant, plus il vivait parmi

les hommes, moins il vivait comme les autres hommes. »

Ce qu'on reproche toujours à Montfort, et qui lui attire la méfiance, sinon la réprobation de Saint-Sulpice, c'est son excès de dévotion à la Vierge Marie. Lors d'un sermon qu'on l'a exceptionnellement autorisé à prêcher l'hiver 1703-1704 à Paris, il se complait dans la paraphrase du *Magnificat*; les dévots en sont édifiés mais les doctes s'effrayent à nouveau : dans son zèle à rechercher la fusion avec la Vierge Marie et à lui ressembler, il semble finir par se confondre avec elle. Il s'identifie presque à elle.

Les discussions vont bon train dans tous les diocèses où il séjourne. Dans les chapitres, les débats prennent souvent une tournure vive. De nombreux chanoines, souvent férus de théologie, passionnés par les débats doctrinaux qui divisent l'Église et auxquels le concile est loin d'avoir mis fin, s'empoignent au sujet de son personnage.

Même à La Rochelle, où il bénéficie de la protection officielle de Mgr de Champflour, il est critiqué pour sa doctrine et ses pratiques par des membres du clergé. L'évêque doit céder devant la désapprobation générale : trois chanoines du chapitre, réputés pour leur science théologique sont chargés de contrôler ses prédications. Ils se rendent à ses sermons et prennent force notes. La procédure tient plus du tribunal de l'Inquisition que d'un jury de thèse de doctorat de théologie à la Sorbonne. Le verdict rendu par les chanoines lui est favorable; mais les calomnies continuent à circuler à La Rochelle où on le traite d'aventurier, de bateleur, d'hypocrite.

Il a réintroduit des excès que le concile de Trente vient de condamner, à la fois pour mettre fin aux déviations de la fin du Moyen Age et pour se concilier les protestants dont les reproches contre les mêmes abus étaient souvent fondés. C'est pourquoi il se heurte à tous ceux pour qui le renouveau du catholicisme passe par la rupture avec les pratiques religieuses populaires du Moyen Age.

Lui-même se réclame à la fois des mystiques comme saint Bernard de Clairvaux et des moines mendiants, de saint Dominique à saint Vincent Ferrier.

Il fait irruption dans la vie de l'Église à un moment où le clergé est déjà divisé par la querelle janséniste. Apparemment, rien ne le distingue particulièrement des jansénistes. Il partage avec eux le même rigorisme moral. Cependant les différences doctrinales sont incontestables.

Ainsi, le janséniste nantais La Noë-Ménard recommandait, comme Montfort, la communion fréquente. « Il serait à souhaiter, disait-il, qu'aucun dimanche ne se passât que les fidèles ne se nourrissent de ce pain céleste. » Mais les jansénistes placent entre le fidèle et la sainte table de telles barrières, un réseau si dense de d'interdits, ils mettent tellement en garde contre le danger des profanations, ils accumulent à ce point les effroyables conséquences de la « mauvaise communion » que la crainte d'y succomber devient une hantise : dans la pratique, leur rigorisme aboutit à éloigner les fidèles de la communion.

Ils ont les mêmes préventions vis-à-vis de la confession : alors que Montfort donne facilement l'absolution de leurs péchés aux fidèles, les jansénistes sont très méfiants, ont une conception de Dieu qui éloigne les fidèles de celui-ci, alors que toute l'action de Montfort consiste à les en rapprocher.

Le plus vif reproche qui lui est fait concerne sa propension à quêter. Au début du XVIII^e siècle, dans les milieux éclairés, s'élabore une critique de plus en plus radicale de la mendicité qui dépasse de loin les petits cercles jansénistes.

L'Église elle-même interdit toute mendicité à l'intérieur des édifices religieux. On a établi une distinction entre les « pauvres honteux » et la misère suspecte des vagabonds et mendiants. Les premiers seuls sont dignes de recevoir un secours. Pour les autres, on estime qu'il faudrait les occuper, et on envisage une politique de grands travaux, de façon à ce qu'ils se rendent utiles envers l'État. Certains curés ne donnent-ils pas déjà l'exemple en leur procurant de menus travaux dans les fabriques qu'ils ont créées près de leurs presbytères ; les hôpitaux aussi développent une activité semi-industrielle.

Montfort tombe là sous les feux croisés de multiples accusations. Premièrement, il est toujours suivi d'une cohorte de mendiants qui troublent l'ordre public. Il entretient donc parmi ces gueux l'illusion qu'on peut vivre au gré de la Providence sans travailler. Ensuite, les missions détournent les laboureurs du travail des champs et privent l'agriculture de bras utiles au moment où on en a le plus besoin, se plaignent de leur côté les fermiers.

Il « ruine » les petites gens en quêtant auprès d'eux et en leur vendant des objets pieux, surenchérissement les jansénistes. Ces objets sont incompatibles avec une religion austère et dépouillée. De plus, ils risquent d'enraciner les croyances superstitieuses de ceux qui suivent aveuglément le missionnaire.

Il devrait se contenter de demander des secours auprès des seuls gens aisés des paroisses à qui incombe ce devoir de charité, disent ces détracteurs.

L'accusation peut se résumer en un mot : il développe une conception très mercantile de la religion. On va jusqu'à lui reprocher de vendre les sacrements : c'est la traditionnelle accusation de simonie qui était assortie de peines très lourdes par l'Église au Moyen Âge. Les rumeurs vont bon train : et c'est l'un de ses éphémères compagnons qui « le calomnia ainsi de la manière la plus cruelle et la plus ignominieuse », rapporte l'un de ses biographes, M. Grandet : « Celui-ci publiait partout qu'il vendait des sacrements et qu'il était un des plus zélés sectateurs de Simon le Magicien. »

Mais n'exerce-t-il pas un véritable pouvoir charismatique sur les habitants des campagnes ? Cela peut suffire à autoriser les esprits critiques à l'accuser de simonie. A ces pauvres gens dont l'humilité naturelle le séduit, il promet le ciel alors qu'il est très sévère à l'égard des gens du monde : le chemin qui mène ceux-ci vers le paradis est hérissé d'obstacles quasiment infranchissables, et ils doivent apprendre à renoncer au monde : c'est effectivement le parti qu'adoptent tous les gens de la société qu'il convertit.

Ces gens du monde, il les hait. Il fait figure de justicier. Car il n'est pas seulement un « saint prêtre », ce qu'on ne peut lui reprocher, mais il apparaît comme un envoyé de

Dieu à qui chacun doit rendre des comptes. C'est ce que semble traduire son comportement. On se pose nécessairement la question : N'est-ce pas un imposteur ?

En effet, il ne se contente pas de parler en chaire en toute liberté, mais il passe à l'action avec la hardiesse et l'autorité d'un homme effectivement chargé d'une mission et muni des pleins pouvoirs, enquêtant sur tout, inspectant tout, réformant les abus, édictant des règlements, réprimant lui-même les désordres, menaçant les récalcitrants de la colère de Dieu...

Si certains évêques le soutiennent, c'est qu'il rend service à l'Église : il est patent que ces méthodes produisent sur le peuple de merveilleux effets. Et sa popularité, à défaut d'être un gage de sainteté, le fait accepter dans les diocèses de La Rochelle et de Luçon. Mais Grignon de Montfort n'est pas maître des sentiments et des attitudes que sa vue inspire aux gens du peuple.

Montfort prête le flanc aux accusations de possession, car il se dit lui-même possédé par Dieu ; mais le démon et Dieu se livrent un combat acharné en lui. Il se laisse toujours guider par la divine Providence : feu follet de Dieu, il va de paroisse en paroisse, sans itinéraire, c'est un véritable vagabond. Et parce qu'il s'en remet réellement à la Providence, il vit comme quelqu'un en qui Dieu agit. « Dieu s'est voulu servir de moi pour faire de grandes conversions dans la maison et hors de la maison », écrivait-il à M. Leschassier, le 4 juillet 1702.

Il a intériorisé Dieu et possède parfaitement le message évangélique jusqu'à interpréter tout événement qui survient par rapport à l'Évangile.

Lorsqu'il parle dans un sermon, c'est Dieu qui parle en lui. Lorsqu'il pleure, il déclenche des scènes d'émotion collective, car la foule entre totalement dans son « jeu ». Il n'est donc pas étonnant que Montfort ait subi les mêmes critiques que les camisards. Aux yeux du siècle, c'est un illuminé. Pour ses défenseurs, il reçoit sa lumière de Dieu. Mais, pour ses détracteurs contemporains : c'est un sorcier, un possédé. Les mondains estiment sa vie extravagante. Voilà pourquoi des évêques non jansénistes lui ont interdit la prédication dans leur diocèse.

Lorsque Louise Trichet apprend à sa sœur, Élisabeth,

en 1700, qu'elle va se confesser à lui, celle-ci lui répond :

- Tu deviendras folle comme lui.

Les camisards passent également pour des illuminés. On dit qu'ils « prophétisent ». Un simple paysan peut être frappé par une crise de prophétisme : « illuminé » par la présence divine, il devient prophète. Jean Cavalier en a décrit les symptômes : « Aussitôt après que la prédication fut finie, je sentis comme un coup de marteau qui frappa fortement ma poitrine et il me sembla que ce coup excitait un feu qui se saisit de moi et qui coula dans toutes mes veines. Cela me mit dans une espèce de défaillance qui me fit tomber. »

Un autre camisard, Durand Fage, décrit ainsi l'arrivée de l'inspiration : « En même temps, ma langue et mes lèvres furent subitement forcées de prononcer avec véhémence des paroles que je fus étonné d'entendre, n'ayant pensé à rien et ne m'étant pas proposé de parler. »

L'historien Philippe Joutard¹ rapporte qu'un « inspiré », pour prouver la vérité de ses affirmations, serait passé au milieu des flammes sans être brûlé.

Autant de faits qui amènent à souligner l'analogie entre ces camisards et Grignon de Montfort, qui avoue lui-même recevoir son inspiration de Dieu.

Les camisards, tout comme Montfort, se sentent investis d'une mission divine : ils doivent sauver le monde de ses péchés. La main de Dieu les rend invincibles. Plus tard, les Vendéens ne craindront pas les balles des Bleus, comme les camisards s'étaient sentis forts face aux dragons du roi. Les camisards marchent au combat en chantant des psaumes, comme Montfort anime ses processions de mission avec ses cantiques.

« Que Dieu se montre seulement et l'on verra en un instant abandonner la place » dit le psaume 68 que chantent toujours les camisards, en allant affronter les soldats.

Les phénomènes surnaturels abondent dans le merveilleux montfortain comme dans la légende camisarde.

Grignon de Montfort « jette des sorts », tout au moins

1. Voir bibliographie.

lui attribue-t-on ce pouvoir, d'autant que le peuple et le bas clergé croient encore facilement à la sorcellerie.

Le père Maunoir racontait avoir découvert à Saint-Guen, en Bretagne, l'existence d'une secte satanique. Les adeptes se réunissaient dans des assemblées nocturnes dans une lande immense et déserte et s'adonnaient à la lueur des torches de poix et de résine aux pires abominations, dansant autour d'un trône où siégeait un monstre horrible, l'adorant, lui donnant de honteux baisers, se livrant à lui corps et âme, reniant Dieu, Jésus-Christ, la Vierge Marie et abjurant la foi de leur baptême. Pour sceller le pacte infernal, ils étaient marqués sur le cou d'un signe indélébile et avaient leur nom inscrit sur un livre noir avec le sang tiré d'un de leurs doigts. Or, lorsqu'une mission était donnée dans une paroisse, des hommes armés couraient, la nuit, de maison en maison, arrachant aux irrésolus la promesse de ne pas y prendre part.

Aux dires des gens, Montfort a des pouvoirs occultes. Il voit à travers les murs, entend à distance ce qui se murmure à l'oreille, il guérit, il multiplie les pains, il lit dans les consciences, fait des prédictions. Il fascine les foules, retourne en sa faveur les récalcitrants.

Son comportement secret cache une énigme : y a-t-il quelque chose d'inavouable ? A-t-il fait un pacte avec le diable ? A l'époque, le peuple attribue au diable les pouvoirs qu'ont les devins. Montfort fascine parce qu'il fait peur. Toutes ses prédictions se réalisent... La haine qui s'accumule contre lui s'alimente de la peur de ses pouvoirs. Lorsqu'il interdit une fête dans un village, on respecte immédiatement ses ordres, car on craint une malédiction si on les enfreint.

Montfort lui-même croit au démon et a une conception très manichéenne du monde. Toutes les fêtes, fêtes du monde ou fêtes populaires des villages, sont des occasions de péché. Aussi choisit-il systématiquement les lieux ou jours de fêtes païens pour les transformer en leur contraire.

Lors d'une mission, il choisit exprès le jour de carnaval pour planter des croix, exaspérant ainsi les gens du monde qui veulent donner un bal masqué. Et le peuple

qui lui aussi fête carnaval est privé de ces réjouissances habituelles, mais c'est le prix à payer pour gagner le paradis !

Les fêtes votives ont perdu leur signification ancienne ; elles avaient lieu pendant les périodes de foires. Il était donc normal qu'il y eût des assemblées ce jour-là. Certes, elles étaient devenues partout l'occasion de festivités populaires donnant lieu à des débordements. Mais Montfort veut leur redonner le sens qu'elles ont perdu.

Les cabaretiers faisaient de grosses recettes ces jours-là : Montfort, en leur interdisant d'ouvrir et de servir à boire bouleverse des coutumes bien établies et irrite la profession des cabaretiers. Le repas frugal recommandé aux pèlerins contraste avec les ripailles qu'on pouvait faire dans les auberges. En attirant les malédictions sur ceux qui contreviennent à ses règles de morale, il se fait craindre et cela accentue l'animosité contre lui. Il ne cesse de mener des actions exemplaires contre le vice. A La Rochelle, il pénètre dans une maison de débauche pour en arracher les malheureuses victimes ; il confie ensuite les « nouvelles converties » à de pieuses personnes qui leur serviront d'anges gardiens.

A Esnandes, près de La Rochelle, la croix doit être placée, la veille de Noël, jour de jeûne et d'abstinence, à proximité d'une auberge. Dans celle-ci, c'est un vrai carnaval : danses au son des violons et des hautbois, repas plantureux, on sert des poulets à la broche. Montfort en est navré : il se rend sur place : ses paroles ne font qu'exciter les rires et les quolibets. Contenant sa sainte colère, il se met à genoux pour implorer la miséricorde divine. En se relevant, il dit d'un ton prophétique à l'aubergiste :

– Va, malheureux ! Tu périras misérablement, toi et toute ta famille !

Quelque temps après la mission, l'aubergiste deviendra perclus de rhumatismes et se mettra à trembler de tous ses membres : il mourra méprisé et sa femme s'adonnera à la boisson. L'auberge sera « l'auberge de la malédiction ».

Montfort prêche une morale très exigeante et cherche à l'imposer à tous quelle que soit leur condition sociale.

Les honnêtes gens qui pratiquent la religion par habitude sans avoir nécessairement des sentiments chrétiens très poussés s'offusquent des rappels à l'ordre constants du prédicateur. Celui-ci juge les toilettes des dames indécentes et les admoneste en public. Il affirme sans ambages que les chrétiens mondains ne sont pas de vrais chrétiens : il énonce dans un cantique, *le Vrai Chrétien*, des vérités qui ne sont pas bonnes à entendre :

*Comme un païen, vous n'aimez que le monde
Et vous aimez comme une bête immonde.*

*Comme un renard, vous pillez par finesse,
Et comme un chien, vous aboyez sans cesse.*

*Paon orgueilleux, vous n'aimez que la gloire;
Pourceau gourmand, vous ne cherchez qu'à boire.*

*Comme un aspic, vous piquez votre frère
Et vous fermez l'oreille à sa misère.*

Ses sermons sont de la même veine que ce cantique et il se répand en invectives sanglantes dont personne n'est à l'abri. Son absence de retenue choque les gens du monde.

Aussi ceux-ci s'empressent-ils de se plaindre partout contre ce pourfendeur du vice qui se mêle de tout, qui s'immisce dans le secret des familles, qui dépeint les honnêtes gens sous les traits les plus affreux, promet une mort prochaine à ceux qui ne lui plaisent pas...

Comment supporter un homme qui recherche la souffrance, qui méprise l'argent, qui veut vivre pauvre parmi les pauvres, vêtu de haillons et mendiant? Nouveau Jean-Baptiste ressuscitant les temps évangéliques, il dresse l'absolu face aux accommodements bourgeois. Il exhorte à fuir le monde et ses divertissements. Il ne se contente pas de fustiger les gens du monde. Il a aussi la dent dure contre les gens de condition plus modeste qui cherchent à gagner de l'argent. Dans le *Cantique de saint Pompain*, il critique le « gagne-petit qui vient vendre sa bête à la foire le dimanche ».

*Grande perte et peu de profit :
Il vend son âme avec sa bête;
Il perd son Dieu : quelle conquête!*

Enfin, fidèle à la tradition de l'Église, il pourfend les usuriers qui exploitent les pauvres gens; il a prophétisé sa ruine à l'usurier de Saint-Christophe-du-Ligneron.

Pourtant, malgré toutes ces critiques, Grignon de Montfort a des admirateurs chez les gens du monde. Son comportement exemplaire suscite même des conversions.

A La Rochelle, la femme du gouverneur, Mme de Mailly, devient une dévote de la Vierge et s'étant retirée à Paris, fréquente assidûment l'église Saint-Sulpice. Cette métamorphose a fait grand bruit dans les salons rochelais où l'on ne parle plus que de l'étrange prédicateur qui prêche au couvent des dominicains.

Une demoiselle de la société, Bénigne Pagé, fille d'un fonctionnaire des finances, fait alors le pari de se rendre à un sermon de Montfort pour en rire ostensiblement. Elle s'est juré de désarçonner l'orateur en lui coupant le fil de son discours.

Elle se rend un soir à la chapelle des dominicains, parée de ses plus beaux atours, espérant bien une de ces interruptions de sermon que Montfort ne sait éviter face aux mondains. Elle se régale à l'avance d'une apostrophe publique, pensant le tourner en ridicule aux yeux du monde. Mais Montfort ne tombe pas dans le piège de la séductrice et se contente d'un regard de compassion pour la « jeune pécheresse ».

Comme il a le don de faire pleurer son auditoire par des récits imagés des malheurs du monde, l'assistance fond bientôt en larmes et la jeune fille est elle-même tout émue. Dans la nuit, elle rassemble quelques affaires et va sonner à la porte du couvent des clarisses, se jurant de ne plus voir personne. Les parents se résignent à la perte de leur fille, non sans avoir menacé auparavant de brûler le monastère des clarisses. Leur fille prendra le nom de sœur Saint-Louis, en souvenir de Montfort. Son exemple

est contagieux : plusieurs jeunes filles entrent à sa suite dans les couvents de La Rochelle.

A Villiers-en-Plaine, entre Niort et La Rochelle, c'est le tour de Mme d'Orion. Celle-ci a laissé le récit de sa propre conversion :

« J'engageai donc M. d'Orion à aller passer le temps de la mission à Villiers, avec dessein formé intérieurement de ne point faire ma mission, et aussi de bien examiner tout ce que ferait ou dirait M. de Montfort pour m'en divertir après la mission.

« Après avoir réfléchi pendant plusieurs jours sur ce que je ferais ou sur ce que je ne ferais pas, je pensai que je ferais mieux, pour le bon exemple, d'y aller, attendu que mon mari était le seigneur de cet endroit et que les habitants, voyant que le seigneur et la dame n'y étaient pas, penseraient que, ne demeurant qu'à une lieue de là et ayant un ménage, ils regardaient avec mépris cette mission et que cela empêcherait le fruit, ce que je regardais comme un grand mal. »

Le prédicateur logeait chez elle dans un logis aménagé pour lui, qu'il appelait toujours sa Providence. Mme d'Orion ne put contenir sa curiosité et se rendit secrètement voir le local qu'il s'était aménagé :

« Je dérobai un moment qu'il avait laissé; il y avait longtemps que je veillais pour visiter son lit, et je le trouvai tel que je le dis.

« Il couchait dans une chambre où il avait tout ôté du châlit et il y avait mis des fagots de sarments, deux draps de lit et une couverture. »

Mme d'Orion, intriguée par ce prêtre dont on lui avait dit le plus grand mal et le plus grand bien à la fois, commençait à être séduite par le personnage.

Certes, elle supportait mal la présence encombrante des mendiants à sa table. « A tous les repas, dit-elle, il avait un pauvre ou deux à ses côtés qui, quelquefois, étaient bien dégoûtants. Il partageait avec eux tout ce qu'on lui servait sur son assiette et toujours leur donnait ce qu'il croyait être le meilleur morceau, ne buvait jamais sans leur en donner; et lorsque les grâces étaient dites, il les embrassait et les conduisait jusqu'à la rue, son chapeau sous le bras. »

Mais, au bout de quinze jours, la châtelaine était conquise :

« Lorsque j'eus ouï tous ses sermons qui avaient été faits, et vu sa façon de vivre et sa régularité dans tous ses moments d'oraison, de prière et toutes ses conversations qui étaient toutes très gaies, très édifiantes et très amusantes, et même où souvent, je badinais exprès avec lui pour voir s'il ne se fâcherait point ou ne se scandaliserait point de bien des propos et chansons étourdies que je lui disais, il prenait tout en badinant et me faisait en riant des morales très douces; au bout de quinze jours, dis-je, j'eus le cœur pénétré du désir de faire ma mission.

« Il ne trouvait jamais, dans le tribunal, personne de si criminel que lui. Il était comme un ange envoyé de Dieu au confessionnal. »

Mais les nouveaux convertis comme Mme d'Orion restaient une minorité. Elle a rapporté le souvenir d'un incident survenu lors de cette même mission de Villiers.

« Le jour du carnaval, il fit planter les croix au village de Champ-Bertrand. Une dame de La Porte-Bouton donna à dîner ce jour-là pour cinq cents personnes et tout ce beau monde alla assister à la plantation.

« Or, parmi les invités il y avait un chevalier et sa dame qui, au milieu de son discours, lui firent toutes les invectives que l'on peut dire en pareille occasion, l'appelant l'Antéchrist, lui disant qu'il séduisait le peuple pour avoir de l'argent et ne débitant que des faussetés et mille autres choses qui durèrent bien un quart d'heure et demi. Il alla se jeter à genoux à leurs pieds et leur demanda pardon de ce qu'il avait dit qui les eût scandalisés et de les avoir obligés d'avoir tant offensé Dieu. Ils eurent tant de honte qu'ils s'enfuirent sans dire mot. »

Cette réprobation des gens du monde comme dans une partie de l'Église contraste avec sa popularité chez les pauvres gens. On peut dire que le peuple l'a canonisé de son vivant, alors même que l'Église, partageant l'opinion des milieux éclairés, reste sur sa réserve. Il est devenu un saint que le peuple s'approprie totalement, s'annexe pour son propre compte.

Or, au même moment, les gens du monde, suivant les

premiers philosophes, commencent à prendre leurs distances avec la religiosité populaire. Ils critiquent ouvertement le modèle du « saint prêtre » offert par Grignon de Montfort. Et l'Église elle-même est écartelée. Une partie de ses membres épouse les reproches des philosophes, mais une autre prend la défense de la religion populaire.

Grignon de Montfort devient un point de mire, adulé par les uns, méprisé par les autres. On fait le vide autour de lui. Il ne pourra pas réaliser son souhait le plus cher : fonder un ordre religieux qui lui survive. Heureusement, un évêque va le soutenir dans sa tâche : Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle, préoccupé comme lui par l'évangélisation des pauvres.

CHAPITRE X

LES DERNIÈRES MISSIONS ET LA FONDATION D'ORDRES RELIGIEUX

En mai 1711 Grignon de Montfort arrive à La Rochelle; il n'a encore jamais rencontré Mgr de Champflour, en poste depuis 1702. Face à ses persécuteurs réels et imaginaires, le prélat lui est acquis à l'avance. C'est un ancien élève de M. Tronson à Saint-Sulpice; il partage les mêmes préoccupations missionnaires que Grignon de Montfort et il ne lui reprochera pas sa dévotion excessive à la Vierge Marie et son prosélytisme fougueux. Bien au contraire, il le soutiendra dans son œuvre d'apostolat, d'autant que son diocèse en a grand besoin. La Rochelle est l'ancienne capitale du protestantisme; les campagnes alentour ne sont guère pratiquantes. Montfort a donc l'entière confiance de l'évêque pour prêcher dans tout le diocèse.

A La Rochelle, il choisit l'église des dominicains; il est en effet tertiaire de saint Dominique depuis novembre 1710. Il commence par une grande mission dans la ville protestante en août 1711. Comme à l'accoutumée, il va prêcher trois missions séparées, l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes, la troisième pour les soldats, très nombreux dans la garnison de la ville.

Il n'a aucun goût pour la conversion forcée des protestants, telle que l'a pratiquée l'intendant Marillac de sinistre mémoire en 1681. Au contraire, il compte s'appuyer uniquement sur le caractère grandiose des cérémonies et la ferveur exemplaire des participants.

Les huguenots avaient un grand respect à l'égard de la